

république, décidèrent leur querelle à Pharsale par une bataille sanglante. César, victorieux, parut en un moment par tout l'univers, en Égypte, en Asie, en Mauritanie, en Espagne : vainqueur de tous côtés, il fut reconnu comme maître à Rome et dans tout l'empire. Brutus et Cassius crurent affranchir leurs citoyens en le tuant comme un tyran, malgré sa clémence.

Rome retomba entre les mains de Marc-Antoine, de Lépide, et du jeune César Octavien, petit-neveu de Jules César, et son fils par adoption, trois insupportables tyrans, dont le triumvirat et les proscriptions font encore horreur en les lisant. Mais elles furent trop violentes pour durer longtemps. Ces trois hommes partageant l'empire. César garda l'Italie; et changeant incontinent en douceur ses premières cruautés, il fit croire qu'il y a été entraîné par ses collègues. Les restes de la république périrent avec Brutus et Cassius. Antoine et César, après avoir ruiné Lépide, se tournent l'un contre l'autre.

Toute la puissance romaine se met sur la mer.

César gagne la bataille Actiaque : les forces de l'Égypte et de l'Orient, qu'Antoine menait avec lui, sont dissipées : tous ses amis l'abandonnent, et même sa Cléopâtre pour laquelle il s'était perdu. Hérode Iduméen, qui lui devait tout, est contraint de se donner au vainqueur, et se maintient par ce moyen dans la possession du royaume de Judée, que la faiblesse du vieux Hyrcan avait fait perdre entièrement aux Asmonéens. Tout cède à la fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes : l'Égypte devient une province romaine. Cléopâtre, qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine. Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés : l'Éthiopie lui demande la paix ; les Parthes, épouvantés, lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers romains ; les Indes recherchent son alliance ; ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre ; la Pannonie le reconnaît ; la Germanie le redoute, et le Véser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il

ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Naissance de Jésus-Christ.

Septième et dernier âge du monde.

Nous voilà enfin arrivés à ces temps, tant désirés par nos pères, de la venue du Messie. Ce nom veut dire le Christ ou l'Oint du Seigneur; et Jésus-Christ le mérite comme pontife, comme roi, et comme prophète. On ne convient pas de l'année précise où il vint au monde, et on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre ère vulgaire, que nous suivons pourtant avec tous les autres, pour une plus grande commodité. Sans disputer davantage sur l'année de la naissance de Notre-Seigneur, il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée environ l'an 4000 du monde. Les uns la mettent un peu auparavant, les autres un peu après, et les autres précisément en cette année : diversité qui provient autant de l'incertitude des années du monde, que de celle de la naissance de Notre-Seigneur. Quoi qu'il en soit, ce fut environ ce temps, 1000 ans après la dédicace du temple, et l'an 754 de Rome, que Jésus-Christ, fils de Dieu dans l'éternité, fils d'Abraham et de David dans le temps, naquit d'une vierge. Cette époque est la plus considérable de toutes, non-seulement par l'importance d'un si grand événement, mais encore parce que c'est celle d'où il y a plusieurs siècles que les chrétiens commencent à compter leurs années. Elle a encore ceci de remarquable, qu'elle concourt à peu près avec le temps où Rome retourne à l'état monarchique sous l'empire paisible d'Auguste. Tous les arts fleurirent de son temps, et la poésie latine fut portée à sa dernière perfection par Virgile et par Horace, que ce prince n'excita pas seulement par ses bienfaits, mais encore en leur donnant un libre accès auprès de lui. La naissance de Jésus-Christ fut suivie de près de la mort d'Hérode. Son royaume fut partagé entre ses enfants, et le principal partage ne tarda pas à tomber entre les mains des Romains. Auguste acheva son règne avec beaucoup de gloire. Tibère, qu'il avait adopté, lui succéda sans contradiction, et l'empire fut reconnu pour héréditaire

dans la maison des césars. Rome eut beaucoup à souffrir de la cruelle politique de Tibère : le reste de l'empire fut assez tranquille. Germanicus, neveu de Tibère, apaisa les armées rebelles, refusa l'empire, battit le fier Arminius, poussa ses conquêtes jusqu'à l'Elbe; et s'étant attiré avec l'amour de tous les peuples la jalousie de son oncle, ce barbare le fit mourir ou de chagrin ou par le poison. A la quinzième année de Tibère, saint Jean-Baptiste paraît : Jésus-Christ se fait baptiser par ce divin précurseur : le Père éternel reconnaît son Fils bien-aimé par une voix qui vient d'en haut : le Saint-Esprit descend sur le Sauveur, sous la figure pacifique d'une colombe : toute la Trinité se manifeste. Là commence, avec la soixante-dixième semaine de Daniel, la prédication de Jésus-Christ. Cette dernière semaine était la plus importante et la plus marquée. Daniel l'avait séparée des autres, comme la semaine où l'alliance devait être confirmée, et au milieu de laquelle les anciens sacrifices devaient perdre leur vertu¹. Nous la pouvons appeler la semaine des mystères. Jésus-Christ y établit sa mission et sa doctrine par des miracles innombrables, et ensuite par sa mort. Elle arriva la quatrième année de son ministère, qui fut aussi la quatrième année de la dernière semaine de Daniel; et cette grande semaine se trouve, de cette sorte, justement coupée au milieu par cette mort.

Ainsi le compte des semaines est aisé à faire, ou plutôt il est tout fait. Il n'y a qu'à ajouter à quatre cent cinquante-trois ans, qui se trouveront depuis l'an 300 de Rome, et le vingtième d'Artaxerxe, jusqu'au commencement de l'ère vulgaire, les trente ans de cette ère qu'on voit aboutir à la quinzième année de Tibère, et au baptême de Notre-Seigneur; il se fera de ces deux sommes quatre cent quatre-vingt-trois ans : des sept ans qui restent encore pour en achever quatre cent quatre-vingt-dix, le quatrième, qui fait le milieu, est celui où Jésus-Christ est mort, et tout ce que Daniel a prophétisé est visiblement renfermé dans le terme qu'il s'est prescrit. On n'aurait pas même besoin de tant de justesse; et rien ne force à prendre dans cette extrême rigueur le mi-

lieu marqué par Daniel. Les plus difficiles se contenteraient de le trouver en quelque point que ce fût entre les deux extrêmes : ce que je dis, afin que ceux qui croiraient avoir des raisons pour mettre un peu plus haut ou un peu plus bas le commencement d'Artaxerxe, ou la mort de Notre-Seigneur, ne se gênent pas dans leur calcul; et que ceux qui voudraient tenter d'embarrasser une chose claire, par des chicanes de chronologie, se délassent de leur inutile subtilité.

Voilà ce qu'il faut savoir pour ne se point embarrasser des auteurs profanes, et pour entendre autant qu'on en a besoin les antiquités judaïques. Les autres discussions de chronologie sont ici fort peu nécessaires. Qu'il faille mettre de quelques années plus tôt ou plus tard la naissance de Notre-Seigneur, et ensuite prolonger sa vie un peu plus ou un peu moins, c'est une diversité qui provient autant des incertitudes des années du monde que de celles de Jésus-Christ. Et quoi qu'il en soit, un lecteur attentif aura déjà pu reconnaître qu'elle ne fait rien à la suite ni à l'accomplissement des conseils de Dieu. Il faut éviter les anachronismes qui brouillent l'ordre des affaires, et laisser les savants disputer des autres.

Quant à ceux qui veulent absolument trouver dans les histoires profanes les merveilles de la vie de Jésus-Christ et de ses apôtres, auxquels le monde ne voulait pas croire, et qu'au contraire il entreprenait de combattre de toutes ses forces, comme une chose qui le condamnait, nous parlerons ailleurs de leur injustice. Nous verrons aussi qu'il se trouve dans les auteurs profanes plus de vérités qu'on ne croit, favorables au christianisme : et je donnerai seulement ici pour exemple l'éclipse arrivée au crucifiement de Notre-Seigneur.

Les ténèbres qui couvrirent toute la face de la terre en plein midi, et au moment que Jésus-Christ fut crucifié², sont prises pour une éclipse ordinaire par les auteurs païens, qui ont remarqué ce mémorable événement³. Mais les premiers chrétiens, qui en ont parlé aux Romains comme d'un prodige marqué non-seulement par leurs auteurs, mais encore

¹ Dan. ix, 27.² Matth. xxv, 45.³ Phleg. xiii. Olymp. Thall. Hist. 3.

Ans par les registres publics¹, ont fait voir de J. C. que ni au temps de la pleine lune où Jésus-Christ était mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvait en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Nous avons les propres paroles de Phlégon, affranchi d'Adrien, citées dans un temps où son livre était entre les mains de tout le monde, aussi bien que les histoires syriaques de Thallus qui l'a suivi; et la quatrième année de la 202^e olympiade, marquée dans les Annales de Phlégon, est constamment celle de la mort de Notre-Seigneur.

Pour achever les mystères, Jésus-Christ sort du tombeau le troisième jour; il apparaît à ses disciples; il monte aux cieux en leur présence; il leur envoie le Saint-Esprit, l'Église se forme; la persécution commence; saint Étienne est lapidé; saint Paul est converti. Un peu après, Tibère meurt. Caligula, son petit-neveu, son fils par adoption, et son successeur, étonne l'univers par sa folie cruelle et brutale: il se fait adorer, et ordonne que sa statue soit placée dans le temple de Jérusalem. Chéréas délivre le monde de ce monstré. Claudius règne malgré sa stupidité. Il est déshonoré par Messaline, sa femme, qu'il redemande après l'avoir fait mourir. On le remarie avec Agrippine, fille de Germanicus. Les apôtres tiennent le concile de Jérusalem², où saint Pierre parle le premier, comme il fait partout ailleurs. Les gentils convertis y sont affranchis des cérémonies de la loi. La sentence en est prononcée au nom du Saint-Esprit et de l'Église. Saint Paul et saint Barnabé portent le décret du concile aux Églises, et enseignent aux fidèles à s'y soumettre³. Telle fut la forme du premier concile.

Le stupide empereur déshérita son fils Britannicus, et adopta Néron, fils d'Agrippine. En récompense, elle empoisonna ce trop facile mari. Mais l'empire de son fils ne lui fut pas moins funeste à elle-même, qu'à tout le reste de la république. Corbution fit tout l'honneur de ce règne, par les victoires qu'il remporta sur les Parthes et sur les Arméniens.

Néron commença dans le même temps

¹ Tertull. Apol. cap. xxi. Orig. Cont. Cels. lib. II n° 33, t. I, p. 414; et Tract. xxxv in Matth. n° 134, t. III, p. 923. Euseb. et Hieron. in Chron. Jul. Afric. ibid.

² Act. xv.

³ Id. xvi, 4.

la guerre contre les Juifs, et la persécution contre les chrétiens. C'est le premier empereur qui ait persécuté l'Église. Il fit mourir à Rome saint Pierre et saint Paul. Mais comme dans le même temps il persécutait tout le genre humain, on se révolta contre lui de tous côtés: il apprit que le sénat l'avait condamné, et se tua lui-même. Chaque armée fit un empereur: la querelle se décida auprès de Rome, et dans Rome même, par d'effroyables combats. Galba, Othon et Vitellius y périrent: l'empire affligé se reposa sous Vespasien. Mais les Juifs furent réduits à l'extrémité: Jérusalem fut prise et brûlée. Tite, fils et successeur de Vespasien, donna au monde une courte joie; et ses jours, qu'il croyait perdus quand ils n'étaient pas marqués de quelque bienfait, se précipitèrent trop vite. On vit revivre Néron en la personne de Domitien.

La persécution se renouvela. Saint Jean, sorti de l'huile bouillante, fut relégué dans l'île de Patmos, où il écrivit son Apocalypse. Un peu après, il écrivit son Évangile, âgé de quatre-vingt-dix ans, et joignit la qualité d'évangéliste à celle d'apôtre et de prophète.

Depuis ce temps, les chrétiens furent toujours persécutés, tant sous les bons que sous les mauvais empereurs. Ces persécutions se faisaient, tantôt par les ordres des empereurs, et par la haine particulière des magistrats; tantôt par le soulèvement des peuples; et tantôt par des décrets prononcés authentiquement dans le sénat sur les rescrits des princes, ou en leur présence. Alors la persécution était plus universelle et plus sanglante; et ainsi la haine des infidèles, toujours obstinée à perdre l'Église, s'excitait de temps en temps elle-même à de nouvelles fureurs. C'est par ces renouvellements de violence que les historiens ecclésiastiques comptent dix persécutions sous dix empereurs. Dans de si longues souffrances, les chrétiens ne firent jamais la moindre sédition. Parmi tous les fidèles, les évêques étaient toujours les plus attaqués. Parmi toutes les Églises, l'Église de Rome fut persécutée avec le plus de violence; et les papes confirmèrent souvent par leur sang l'Évangile qu'ils annonçaient à toute la terre.

Domitien est tué: l'empire commence à respirer sous Nerva. Son grand âge ne lui permet pas de rétablir les affaires:

Ans mais, pour faire durer le repos public, il de J. C. choisit Trajan pour son successeur. L'empire, tranquille au dedans, et triomphant au dehors, ne cesse d'admirer un si bon prince. Aussi avait-il pour maxime qu'il fallait que ses citoyens le trouvassent tel qu'il eût voulu trouver l'empereur s'il eût été simple citoyen. Ce prince dompta les Daces et Décébale, leur roi: étendit ses conquêtes en Orient, donna un roi aux Parthes, et leur fit craindre la puissance romaine: heureux que l'ivrognerie et ses infâmes amours, vices si déplorables dans un si grand prince, ne lui aient rien fait entreprendre contre la justice.

A des temps si avantageux pour la république succédèrent ceux d'Adrien, mêlés de bien et de mal. Ce prince maintint la discipline militaire, vécut lui-même militairement et avec beaucoup de frugalité, soulagea les provinces, fit fleurir les arts, et la Grèce, qui en était la mère. Les barbares furent tenus en crainte par ses armes et par son autorité. Il rebâtit Jérusalem, à qui il donna son nom; et c'est de là que lui vient le nom d'Ælia; mais il en bannit les Juifs, toujours rebelles à l'empire. Ces opiniâtres trouvèrent en lui un impitoyable vengeur. Il déshonora par ses cruautés et par ses amours monstrueuses, un règne si éclatant. Son infâme Antinoüs, dont il fit un dieu, couvre de honte toute sa vie. L'empereur sembla réparer ses fautes, et rétablir sa gloire effacée, en adoptant Antonin le Pieux, qui adopta Marc-Aurèle le Sage et le Philosophe.

En ces deux princes paraissent deux beaux caractères. Le père, toujours en paix, est toujours prêt dans le besoin à faire la guerre: le fils est toujours en guerre, toujours prêt à donner la paix à ses ennemis et à l'empire. Son père Antonin lui avait appris qu'il valait mieux sauver un seul citoyen, que de défaire mille ennemis. Les Parthes et les Marcomans éprouvèrent la valeur de Marc-Aurèle: les derniers étaient des Germains que cet empereur achevait de dompter quand il mourut. Par la vertu des deux Antonin, ce nom devint les délices des Romains.

La gloire d'un si beau nom ne fut effacée, ni par la mollesse de Lucius Vérus, frère de Marc-Aurèle et son collègue dans l'empire, ni par les brutalités de Commo-

de, son fils et son successeur. Celui-ci, indigne d'avoir un tel père, en oublia les enseignements et les exemples. Le sénat et les peuples le détestèrent: ses plus assidus courtisans et sa maîtresse le firent mourir. Son successeur Pertinax, vigoureux défenseur de la discipline militaire, se vit immolé à la fureur des soldats licencieux, qui l'avaient un peu auparavant élevé malgré lui à la souveraine puissance.

L'empire, mis à l'encan par l'armée, trouva un acheteur. Le jurisconsulte Didius Julianus hasarda ce hardi marché; il lui en coûta la vie: Sévère, Africain, le fit mourir, vengea Pertinax, passa de l'Orient en Occident, triompha en Syrie, en Gaule et dans la Grande-Bretagne. Rapide conquérant, il égala César par ses victoires; mais il n'imita pas sa clémence. Il ne put mettre la paix parmi ses enfants. Bassien ou Caracalla, son fils aîné, faux imitateur d'Alexandre, aussitôt après la mort de son père, tua son frère Géta, empereur comme lui, dans le sein de Julie, leur mère commune; passa sa vie dans la cruauté et dans le carnage; et s'attira à lui-même une mort tragique. Sévère lui avait gagné le cœur des soldats et des peuples, en lui donnant le nom d'Antonin; mais il n'en sut pas soutenir la gloire. Le Syrien Héliogabale, ou plutôt Alagabale son fils, ou du moins réputé pour tel, quoique le nom d'Antonin lui eût donné d'abord le cœur des soldats et la victoire sur Maërin, devint aussitôt après par ses infamies, l'horreur du genre humain, et se perdit lui-même. Alexandre Sévère, fils de Mamée, son parent et son successeur, vécut trop peu pour le bien du monde. Il se plaignait d'avoir plus de peine à contenir ses soldats, qu'à vaincre ses ennemis. Sa mère, qui le gouvernait, fut cause de sa perte, comme elle l'avait été de sa gloire. Sous lui Artaxerxe, Persien, tua son maître Artaban, dernier roi des Parthes, et rétablit l'empire des Perses en Orient.

En ces temps, l'Église encore naissante remplissait toute la terre; et non-seulement l'Orient, où elle avait commencé, c'est-à-dire, la Palestine, la Syrie, l'Égypte, l'Asie Mineure, et la Grèce; mais encore dans l'Occident, outre l'Italie, les diverses nations des Gaules, toutes les provinces

¹ Tertull. adv. Jud. cap. vii. Apolog. cap. xxxvii.

Ans de J. C. d'Espagne, l'Afrique, la Germanie, la Grande-Bretagne dans les endroits impénétrables aux armes romaines; et encore hors de l'empire, l'Arménie, la Perse, les Indes, les peuples les plus barbares, les Sarmates, les Daces, les Scythes, les Maures, les Gétuliens, et jusqu'aux îles les plus inconnues. Le sang de ses martyrs la rendait féconde. Sous Trajan, saint Ignace, évêque d'Antioche, fut exposé aux bêtes farouches. Marc-Aurèle, malheureusement prévenu des calomnies dont on chargeait le christianisme, fit mourir saint Justin, le philosophe et l'apologiste de la religion chrétienne. Saint Polycarpe, évêque de Smyrne, disciple de saint Jean, à l'âge de quatre-vingts ans, fut condamné au feu sous le même prince. Les saints martyrs de Lyon et de Vienne endurèrent des supplices inouis, à l'exemple de saint Photin¹, leur évêque, âgé de quatre-vingt-dix ans. L'Église gallicane remplit tout l'univers de sa gloire. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, et successeur de saint Photin, imita son prédécesseur, et mourut martyr sous Sévère, avec un grand nombre de fidèles de son Église.

174 Quelquefois la persécution se ralentissait. Dans une extrême disette d'eau, que Marc-Aurèle souffrit en Germanie, une légion chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la soif de son armée, et accompagnée de coups de foudre qui épouvantèrent ses ennemis. Le nom de Foudroyante fut donné ou confirmé à la légion par ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au sénat en faveur des chrétiens. A la fin, ses devins lui persuadèrent d'attribuer à ses dieux et à ses prières un miracle que les païens ne s'avaient pas seulement de souhaiter.

D'autres causes suspendaient ou adoucis-
saient quelquefois la persécution pour un peu de temps : mais la superstition, vice que Marc-Aurèle ne put éviter, la haine publique, et les calomnies qu'on imposait aux chrétiens, prévalaient bientôt. La fureur des païens se rallumait, et tout l'empire ruisselait du sang des martyrs. La doctrine accompagnait les souffrances.

215 Sous Sévère, et un peu après, Tertulien, prêtre de Carthage, éclaira l'Église

¹ Ou Pothin

par ses écrits, la défendit par un admirable Apologétique, et la quitta enfin aveuglé par une orgueilleuse sévérité, et séduit par les visions du faux prophète Montanus. Apeu près dans le même temps, le saint prêtre Clément Alexandrin détruisit les antiquités du paganisme, pour le confondre. Origène, fils du saint martyr Léonide, se rendit célèbre par toute l'Église dès sa première jeunesse, et enseigna de grandes vérités, qu'il mêlait de beaucoup d'erreurs. Le philosophe Ammonius fit servir à la religion la philosophie platonicienne, et s'attira le respect même des païens.

Cependant les valentiniens, les gnostiques, et d'autres sectes impies, combattaient l'Évangile par de fausses traditions : saint Irénée leur oppose la tradition et l'autorité des Églises apostoliques, surtout de celle de Rome, fondée par les apôtres saint Pierre et saint Paul, et la principale de toutes¹. Tertullien fait la même chose². L'Église n'est ébranlée ni par les hérésies, ni par les schismes, ni par la chute de ses docteurs les plus illustres. La sainteté de ses mœurs est si éclatante, qu'elle lui attire les louanges de ses ennemis.

Les affaires de l'empire se brouillaient d'une terrible manière. Après la mort d'Alexandre, le tyran Maximin, qui l'avait tué, se rendit le maître, quoique de race gothique. Le sénat lui opposa quatre empereurs, qui périrent tous en moins de deux ans. Parmi eux étaient les deux Gordien, père et fils, chéris du peuple romain. Le jeune Gordien, leur fils, quoique dans une extrême jeunesse, montra une sagesse consommée, défendit à peine contre les Perses l'empire affaibli par tant de divisions. Il avait repris sur eux beaucoup de places importantes. Mais Philippe, Arabe, tua un si bon prince; et de peur d'être accablé par deux empereurs, que le sénat élut l'un après l'autre, il fit une paix honteuse avec Sapor, roi de Perse. C'est le premier des Romains qui ait abandonné par traité quelques terres de l'empire. On dit qu'il embrassa la religion chrétienne dans un temps où, tout à coup, il parut meilleur; et il est vrai qu'il fut favorable aux chrétiens. En haine de cet empereur,

¹ *Iren. adv. Hæc. lib. III, cap. I, II, III.*

² *De Præsc. adv. Hæc. cap. XXXVI.*

Ans de J. C. Dèce, qui le tua, renouvela la persécution avec plus de violence que jamais¹.

L'Église s'étendit de tous côtés, principalement dans les Gaules², et l'empire perdit bientôt Dèce, qui le défendait vigoureusement. Gallus et Volusien passèrent bien vite : Émilien ne fit que paraître : la souveraine puissance fut donnée à Valérien; et ce vénérable vieillard y monta par toutes les dignités. Il ne fut cruel qu'aux chrétiens. Sous lui le pape saint Étienne, et saint Cyprien, évêque de Carthage, malgré toutes leurs disputes qui n'avaient point rompu la communion, reçurent tous deux la même couronne. L'erreur de saint Cyprien, qui rejetait le baptême donné par les hérétiques, ne nuisit ni à lui ni à l'Église. La tradition du saint-siège se soutint, par sa propre force, contre les spécieux raisonnements et contre l'autorité d'un si grand homme, encore que d'autres grands hommes défendissent la même doctrine. Une autre dispute fit plus de mal. Sabellius confondit ensemble les trois Personnes divines, et ne connut en Dieu qu'une seule personne sous trois noms. Cette nouveauté étonna l'Église; et saint Denis, évêque d'Alexandrie, découvrit au pape saint Sixte II les erreurs de cet hérésiarque³. Ce saint pape suivit de près au martyr saint Étienne, son prédécesseur : il eut la tête tranchée, et laissa un plus grand combat à soutenir à son diacre saint Laurent.

258, 259. C'est alors qu'on voit commencer l'inondation des barbares. Les Bourguignons, et d'autres peuples germains; les Goths, autrefois appelés les Gètes, et d'autres peuples qui habitaient vers le Pont-Euxin et au delà du Danube, entrèrent dans l'Europe : l'Orient fut envahi par les Scythes asiatiques et par les Perses. Ceux-ci désirèrent Valérien, qu'ils prirent ensuite par une infidélité; et après lui avoir laissé achever sa vie dans un pénible esclavage, ils l'écorchèrent, pour faire servir sa peau déchirée de monument à leur victoire. Gallien, son fils et son collègue, acheva de tout perdre par sa mollesse. Trente tyrans partagèrent l'empire.

264 Odénat, roi de Palmyre, ville ancienne dont Salomon est le fondateur, fut le plus illustre de tous : il sauva les provinces

d'Orient des mains des barbares, et s'y fit reconnaître. Sa femme Zénobie marchait avec lui à la tête des armées qu'elle commanda seule après sa mort, et se rendit célèbre par toute la terre, pour avoir joint la chasteté avec la beauté, et le savoir avec la valeur. Claudius II, et Aurélien après lui, rétablirent les affaires de l'empire. Pendant qu'ils abattaient les Goths avec les Germains, par des victoires signalées, Zénobie conservait à ses enfants les conquêtes de leur père. Cette princesse penchait au judaïsme. Pour l'attirer, Paul de Samosate, évêque d'Antioche, homme vain et inquiet, enseigna son opinion judaïque sur la personne de Jésus-Christ, qu'il ne faisait qu'un pur homme¹. Après une longue dissimulation d'une si nouvelle doctrine, il fut convaincu et condamné au concile d'Antioche. La reine Zénobie soutint la guerre contre Aurélien, qui ne dédaigna pas de triompher d'une femme si célèbre. Parmi de perpétuels combats il sut faire garder aux gens de guerre la discipline romaine, et montra qu'en suivant les anciens ordres et l'ancienne frugalité, on pouvait faire agir de grandes armées, au dedans et au dehors, sans être à charge à l'empire.

Les Francs commençaient alors à se faire craindre². C'était une ligue de peuples germains, qui habitaient le long du Rhin. Leur nom montre qu'ils étaient unis par l'amour de la liberté. Aurélien les avait battus étant particulier, et les tint en crainte étant empereur. Un tel prince se fit haïr par ses actions sanguinaires. Sa colère, trop redoutée, lui causa la mort. Ceux qui se croyaient en péril le prévirent, et son secrétaire menacé se mit à la tête de la conjuration. L'armée, qui le vit périr par la conspiration de tant de chefs, refusa d'élire un empereur, de peur de mettre sur le trône un des assassins d'Aurélien; et le sénat, rétabli dans son ancien droit, élut Tacite. Ce nouveau prince était vénérable par son âge et par sa vertu; mais il devint odieux par les violences d'un parent à qui il donna le commandement de l'armée, et périt avec lui, dans une sédition, le sixième mois de

¹ *Euseb. Hist. eccl. lib. VII, cap. XXVII et seqq. Athan. de Synod. n° 26, 43, t. I, p. 739, 757, etc. Theodor. Hæc. Fab. lib. II, cap. VIII. Niceph. lib. VI, cap. XXVII.*

² *Hist. Aug. Aurel. cap. VII. Flor. cap. II. Prob. cap. XI, XII. Firm. etc. cap. XIII.*

277 son règne. Ainsi son élévation ne fit que
de J. C. précipiter le cours de sa vie. Son frère
Florien prétendit l'empire par droit de
succession, comme le plus proche héritier.
Ce droit ne fut pas reconnu : Florien fut
tué, et Probus, forcé par les soldats à recevoir
l'empire, encore qu'il les menaçât de
les faire vivre dans l'ordre.

278 Tout fléchit sous un si grand capitaine :
279 les Germains et les Francs, qui voulaient
entrer dans les Gaules, furent repoussés ;
et en Orient, aussi bien qu'en Occident,
tous les barbares respectèrent les armes
romaines. Un guerrier si redoutable aspirait
à la paix, et fit espérer à l'empire de
n'avoir plus besoin de gens de guerre.
L'armée se vengea de cette parole, et de
la règle sévère que son empereur lui faisait
garder. Un moment après, étonnée de la
violence qu'elle exerça sur un si grand prince,
elle honora sa mémoire, et lui donna pour
successeur Carus, qui n'était pas moins zélé
que lui pour la discipline. Ce vaillant prince
vengea son prédécesseur, et réprima les barbares,
à qui la mort de Probus avait rendu le courage.
Il alla en Orient combattre les Perses avec
Numérien, son second fils, et opposa aux
ennemis, du côté du Nord, son fils aîné
283 Carinus, qu'il fit César. C'était la seconde
dignité, et le plus proche degré pour parvenir
à l'empire. Tout l'Orient trembla devant
Carus : la Mésopotamie se soumit ; les Perses,
divisés, ne purent lui résister. Pendant que
tout lui cédait, le ciel l'arrêta par un coup
de foudre. A forcé de le pleurer, Numérien fut
prêt à perdre les yeux. Que ne fait dans les
cœurs l'envie de régner ! Loin d'être touché
de ses maux, son beau-père Aper le tua : mais
284 Dioclétien vengea sa mort, et parvint enfin
à l'empire, qu'il avait désiré avec tant d'ardeur.
285 Carinus se réveilla, malgré sa mollesse, et
battit Dioclétien : mais en poursuivant les
fuyards, il fut tué par un des siens, dont
il avait corrompu la femme. Ainsi l'empire
fut défait du plus violent et du plus perdu
de tous les hommes.

Dioclétien gouverna avec vigueur, mais
avec une insupportable vanité. Pour résister
à tant d'ennemis, qui s'élevaient de tous
côtés au dedans et au dehors, il nomma
286 Maximien empereur avec lui, et sut néanmoins
se conserver l'autorité principale. Chaque
empereur fit un César. 291 Constantius Chlorus
et Galérius furent

élevés à ce haut rang. Les quatre princes
soutinrent à peine le fardeau de tant de
guerres. Dioclétien fuit Rome, qu'il trouvait
trop libre, et s'établit à Nicomédie, où il se
fit adorer, à la mode des Orientaux. Cependant
les Perses, vaincus par Galérius, abandonnèrent
aux Romains de grandes provinces et des royaumes
entiers. Après de si grands succès, Galérius
ne veut plus être sujet, et dédaigne le nom
de César. Il commence par intimider Maximien.
Une longue maladie avait fait baisser l'esprit
de Dioclétien ; et Galérius, quoique son gendre,
le força de quitter l'empire. Il fallut que
Maximien suivit son exemple.

Ainsi l'empire vint entre les mains de
Constantius Chlorus et de Galérius ; et deux
nouveaux Césars, Sévère et Maximin, furent
créés en leur place par les empereurs qui
se déposaient. Les Gaules, l'Espagne et la
Grande-Bretagne furent heureuses, mais trop
peu de temps, sous Constantius Chlorus. Ennemi
des exactions, et accusé par là de ruiner le
pays, il montra qu'il avait des trésors immenses
dans la bonne volonté de ses sujets. Le reste
de l'empire souffrait beaucoup sous tant
d'empereurs et tant de Césars : les officiers
se multipliaient avec les princes : les dépenses
et les exactions étaient infinies.

Le jeune Constantin, fils de Constantius
Chlorus, se rendait illustre : mais il se trouvait
entre les mains de Galérius. Tous les jours,
cet empereur, jaloux de sa gloire, l'exposait
à de nouveaux périls. Il lui fallait combattre
les bêtes féroces par une espèce de jeu : mais
Galérius n'était pas moins à craindre qu'elles.
Constantin, échappé de ses mains, trouva son
père expirant. En ce temps, Maxence, fils
de Maximien, et gendre de Galérius, se fit
empereur à Rome, malgré son beau-père ; et
les divisions intestines se joignirent aux autres
maux de l'État. L'image de Constantin, qui
venait de succéder à son père, portée à Rome,
selon la coutume, y fut rejetée par les ordres
de Maxence. La réception des images était
la forme ordinaire de reconnaître les nouveaux
princes. On se

¹ Euseb. Hist. eccl. lib. VIII, cap. XIII. Orat. Const. ad Sanct. cœt. 25. Lact. de Mort. Persec. cap. XVII, XVIII.

² Lact. ibid. cap. XXIV.

297 prépare à la guerre de tous côtés. Le César
Sévère, que Galérius envoya contre Maxence,
le fit trembler dans Rome. Pour se donner
de l'appui dans sa frayeur, il rappela son
père Maximien. Le vieillard ambitieux quitta
sa retraite, où il n'était qu'à regret, et tâcha
en vain de retirer Dioclétien, son collègue,
du jardin qu'il cultivait à Salone. Au nom
de Maximien, empereur pour la seconde fois,
les soldats de Sévère le quittent. Le vieil
empereur le fait tuer ; et en même temps,
pour s'appuyer contre Galérius, il donne
à Constantin sa fille Fauste. Il fallait aussi
de l'appui à Galérius après la mort de
Sévère ; c'est ce qui le fit résoudre à
nommer Licinius empereur : mais ce choix
piqua Maximin, qui, en qualité de César,
se croyait plus proche du suprême honneur.
Rien ne put lui persuader de se soumettre
à Licinius ; et il se rendit indépendant dans
l'Orient. Il ne restait presque à Galérius
que l'Illyrie, où il s'était retiré après avoir
été chassé d'Italie.

Le reste de l'Occident obéissait à Maximien,
à son fils Maxence, et à son gendre Constantin.
Mais il ne voulait non plus, pour compagnons
de l'empire, ses enfants que les étrangers. Il
tâcha de chasser de Rome son fils Maxence,
qui le chassa lui-même. Constantin, qui le
reçut dans les Gaules, ne le trouva pas moins
perfidé. Après divers attentats, Maximien
fit un dernier complot, où il crut avoir
engagé sa fille Fauste contre son mari. Elle
le trompa ; et Maximien, qui pensait avoir
tué Constantin en tuant l'eunuque qu'on
avait mis dans son lit, fut contraint de se
donner la mort à lui-même. Une nouvelle
guerre s'alluma ; et Maxence, sous prétexte
de venger son père, se déclara contre
Constantin, qui marcha à Rome avec ses
troupes. En même temps, il fit renverser
les statues de Maximien : celles de Dioclétien,
qui y étaient jointes, eurent le même sort.
Le repos de Dioclétien fut troublé de ce
mépris ; et il mourut quelque temps après,
autant de chagrin que de vieillesse.

En ces temps, Rome, toujours ennemie
du christianisme, fit un dernier ef-

¹ Lact. ibid. cap. XXVI, XXVII.

² Id. ibid. cap. XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII.

³ Id. ibid. cap. XLII, XLIII.

fort pour l'éteindre, et acheva de l'établir.
Galérius, marqué par les historiens comme
l'auteur de la dernière persécution, deux
ans devant qu'il eût été obligé Dioclétien
à quitter l'empire, le contraignit à faire
ce sanglant édit qui ordonnait de persécuter
les chrétiens plus violemment que jamais.
Maximien, qui les haïssait, et n'avait jamais
cessé de les tourmenter, animait les magistrats
et les bourreaux : mais sa violence, quelque
extrême qu'elle fût, n'égalait point celle
de Maximin et de Galérius. On inventait
tous les jours de nouveaux supplices. La
pudeur des vierges chrétiennes n'était pas
moins attaquée que leur foi. On recherchait
les livres sacrés avec des soins extraordinaires,
pour en abolir la mémoire ; et les chrétiens
n'osaient les avoir dans leurs maisons,
ni presque les lire. Ainsi, après trois cents
ans de persécution, la haine des persécuteurs
devenait plus âpre. Les chrétiens les lassèrent
par leur patience. Les peuples, touchés de
leur sainte vie, se convertissaient en foule.
Galérius désespéra de les pouvoir vaincre.
Frappé d'une maladie extraordinaire, il
révoqua ses édits, et mourut de la mort
d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence.
Maximin continua la persécution. Mais
Constantin le Grand, prince sage et victorieux,
embrassa publiquement le christianisme.

ONZIÈME ÉPOQUE.

Constantin, ou la paix de l'Église.

Cette célèbre déclaration de Constantin
arriva l'an 312 de Notre-Seigneur. Pendant
qu'il assiégeait Maxence dans Rome, une
croix lumineuse lui parut en l'air devant
tout le monde, avec une inscription qui
lui promettait la victoire : la même chose
lui est confirmée dans un songe. Le lendemain,
il gagna cette célèbre bataille qui défit
Rome d'un tyran, et l'Église, d'un persécuteur.
La croix fut étalée comme la défense du
peuple romain et de tout l'empire. Un peu
après, Maximin fut vaincu par Licinius, qui
était d'accord avec Constantin, et il fit une
fin semblable à celle de Galérius. La paix
fut donnée à l'Église. Constantin la combla
d'honneurs. La victoire le suivit partout,

¹ Euseb. Hist. eccl. lib. VIII, cap. XVI. De vita Constant. lib. I, cap. LVII. Lact. ibid. cap. IX et seqq.